N° 173.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR L'HISTOIRE PHYSIOLOGIQUE

DES PASSIONS ET DES AFFECTIONS DE L'AME;

THÈSE INAUGURALE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 21 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. E. B. DENARP, de Nemours,

Département de Seine-et-Marne;

Ex-Médecin interne de l'hôpital des Enfans; ex-Chirurgien interne de l'hôpital de la Charité; ancien Elève de première classe de l'Ecole pratique; Membre de la Société d'Instruction médicale, etc.

Sur une vaste mer, de rivage en rivage
La passion nous pousse, et, pilote savant,
La raison, qui l'observe, en doit suivre le vent.
POPE, *Essai sur l'homme*, trad. par
M. de *Fontanes*, epit. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL, *Président.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MA BONNE MÈRE,

Témoignage d'amour filial.

A MON BEAU-PÈRE,

MON MEILLEUR AMI,

MONSIEUR C. ANT. GOUPIL,

Docteur en Médecine; Médecin en chef de l'hôpital de Nemours, Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur; Membre du Jury médical du département de Seine et Marne; Médecin des Epidémies et Directeur des Vaccinations publiques de l'arrondissement de Fontainebleau; Membre de la Société de la Faculté de Médecine de Paris, de celle de Caen, de Montpellier, et de plusieurs autres sociétés savantes, nationales et étrangères; Maire de la ville de Nemours, etc.

A

Monsieur Phil. J. ROUX,

Chirurgien en second de l'hôpital de la Charité; Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur; Membre de la Société de la Faculté de Médecine, de la Société médicale d'Emulation et de plusieurs autres Sociétés savantes, nationales et étrangères, etc.

A

Monsieur Ant. BOIN,

Docteur en Médecine; Médecin en chef des hôpitaux civils et militaires, du Lycée et des Prisons de Bourges; Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur; Membre de la Société de la Faculté de Médecine de Paris et de plusieurs autres Sociétés savantes, nationales et étrangères; Membre du Jury médical, et Député du département du Cher, etc.

Célèbres par leurs talens, estimés par leurs vertus, partout la science proclame leurs noms, partout l'humanité les bénit : tous deux daignent me servir de protecteurs et de pères : l'un par ses savantes leçons a guidé mes premiers pas dans la carrière médicale; grâces à ses soins affectueux, j'ai franchi les premiers obstacles, atteint le premier but. Maintenant que les événemens m'exilent loin de lui et me privent de son appui, l'autre, non moins bienfaisant, daigne me tendre la main habile et secourable qui doit soutenir ma timide expérience. Pour tant de bontés, auxquelles je devrai mon bonheur, qu'il me soit permis de leur offrir le fruit de mes premiers travaux, non comme un hommage trop peu digne d'eux, mais comme un tribut respectueux de mon éternelle reconnaissance.

J. E. B. DENARP.

INTRODUCTION.

Tyrans de nos âmes, pour les égarer ou pour leur inspirer ce noble sentiment qui ne connaît point d'obstacles, pour devenir l'attrait séducteur du mal ou la source divine de toutes les belles actions, les passions assiégent nos sens pendant toute la durée de notre vie, éveillent chez l'enfant la pensée de l'avenir, enflamment la jeunesse, et raniment encore le vieillard malgré les glaces de son âge. Ce sont des sirènes dont la voix enchanteresse et trompeuse nous entraîne sur les écueils dont est semé l'océan du monde, si la raison, en habile pilote, ne nous dirige et ne nous conduit au port. Mais, pour triompher d'un ennemi, il faut le combattre; pour le combattre avec avantage et le vaincre, il faut le connaître, il faut pénétrer ses ruses et sa manière d'attaquer. Et quel ennemi plus cruel avons-nous à redouter que ces impressions brûlantes qui embrasent notre imagination, l'éblouissent, et aveuglent notre raison? Quelle plus belle inspiration à saisir que ces nobles idées qui élèvent notre âme, l'arment de courage, de constance, l'éveillent à la voix de la gloire, l'attendrissent à la vue du malheur?

L'étude des passions est donc un des élémens nécessaires à la gloire de l'homme, à son salut, à ses vertus, à son bonheur. Sans elle, le philosophe, le moraliste et le médecin ignoreraient les routes qui doivent les conduire,

l'un au bonheur de l'homme, l'autre à son salut, noble but de leurs utiles méditations. Le médecin surtout, les envisageant comme des êtres physiologiques, s'attache à rechercher les rapports qu'elles ont avec l'organisation, les différens phénomènes auxquels elles donnent lieu, les troubles, les désordres qu'elles y produisent, et l'influence avantageuse ou nuisible qu'elles peuvent avoir dans le cours des maladies.

Une foule d'auteurs, bien pénétrés de l'utilité de leurs travaux, ont émis plusieurs systèmes, mais remplis d'incertitude, et différant tous les uns des autres. Cette diversité d'opinions naît des principes différens dont chacun d'eux est parti. Ceux-là, comme les stoïciens, ne les considérant que dans leurs résultats fâcheux, les regardaient comme des vices ou des maladies de l'âme. Ceux-ci, tout en remontant à leur source première, ne les ont distinguées ni entre elles, ni des autres modifications de l'intelligence. *Cabanis*, sentait tout le vague et l'insuffisance de leurs théories; aussi, dans son ouvrage sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, il indique, par quelques réflexions, la véritable route à suivre dans cette recherche importante. En considérant, dit-il, les sensations comme la source unique de l'entendement et des facultés morales, on néglige à tort de rattacher à l'analyse philosophique de la pensée une foule de déterminations et de penchans qui trouvent leurs principes dans les modifications intérieures que les fonctions organiques font continuellement éprouver à la plupart de nos parties, modifications qui réagissent

sur le centre cérébral de manière à produire les phénomènes que l'on nomme *instinctifs*, et la plupart de ceux qui appartiennent aux passions. Les uns et les autres sont, comme on sait, plus ou moins complètement étrangers à nos déterminations comparées et raisonnées ; aussi notre système intellectuel et effectif dépend non-seulement des *sensations externes*, mais encore des *stimulans internes* ou de l'*instinct*, mot qui, dans son acception étymologique, ne signifie en effet autre chose qu'*aiguillon en-dedans.*

Telles sont les idées sur lesquelles nous avons fondé les principes de notre dissertation; telle est la source de la distinction que nous établissons des passions, en *organiques* et en *intellectuelles;* distinction à laquelle nous arrivons en remontant à leur source, en les suivant depuis leur naissance jusqu'à leur formation. Une fois émise, nous en faisons naturellement découler les définitions et les classifications ; enfin, pour en mieux appuyer et prouver l'exactitude à une analyse succincte de leurs principaux phénomènes, nous faisons succéder le tableau des modifications qu'elles peuvent revêtir sous l'influence d'une foule de causes et de circonstances.

Lorsque nous entreprîmes ce travail, notre intention était de ne jeter qu'un coup-d'œil rapide sur l'histoire physiologique des passions, et de nous appliquer principalement à les considérer comme causes des maladies ; mais des circonstances aussi impérieuses qu'imprévues nous ont forcé de renoncer à notre projet, et à ne faire paraître que la première partie de cet ouvrage.

Puisse cet aperçu, si non remplir l'attente, du moins

nous attirer l'indulgence et nous mériter les encouragemens des hommes illustres dont nous n'avons fait que suivre les leçons et répéter les préceptes.

Qu'il nous soit permis de témoigner ici à MM. *Prus*, *Guebin* et *Goury* notre vive reconnaissance pour les conseils dont ils ont bien voulu nous aider dans la rédaction de ce travail difficile : c'est à leur généreuse amitié, à leur zèle pour la science, que nous devons le courage de ne pas nous être laissés effrayer par les nombreux obstacles que nous rencontrions à chaque instant sous nos pas.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS

SUR L'HISTOIRE PHYSIOLOGIQUE

DES PASSIONS ET DES AFFECTIONS DE L'AME.

Origine et distinction des passions et des affections de l'âme.

La faculté de sentir, essentiellement inhérente à l'animalité, est, chez les êtres revêtus de ce caractère, le moyen le plus puissant qui leur soit accordé par la nature pour maintenir leur existence. Répandue avec profusion et à un haut degré à l'extérieur de l'homme et des animaux les plus parfaits, la sensibilité, aussi variée dans ses modifications que les qualités des corps qui doivent la mettre en jeu, leur fait distinguer les objets qui produisent du plaisir, de ceux qui provoquent la douleur; les objets utiles aux opérations de l'économie de ceux dont l'action peut en détruire l'équilibre. A l'intérieur, moins vive, mais non moins générale, la même propriété, soit spontanément, soit par l'intervention d'un agent peu connu, les avertit de leurs besoins, et quelquefois sa seule impulsion les conduit aux moyens d'y satisfaire. Il est vrai de dire néanmoins que, le plus ordinairement, elle s'aide dans cette recherche des connaissances acquises par les sens proprement dits. Mais ces connaissances, ainsi que la conscience de nos besoins, pour être acquises par l'homme, supposent au moins deux opérations préliminaires, la transmission, par les nerfs, des impressions

reçues, et la perception, par l'intelligence, de ces impressions transmises. C'est alors seulement que, confiées à l'intellect, elles agissent sur lui sous le mode de sensations, qui, eu égard à la situation respective des organes où elles prennent naissance, sont généralement divisées en sensations *extérieures* et en sensations *intérieures*. Les unes et les autres, disons-nous, agissent sur le *sensorium commune*, mais d'une manière bien différente. Les sensations extérieures fournissent incessamment à notre intelligence de nouveaux matériaux, et tendent à agrandir indéfiniment le cercle de nos connaissances. Les sensations intérieures ne restent pas, comme on l'a dit, concentrées dans les organes qui en sont primitivement le siége ; elles aboutissent aussi au cerveau. Celles-ci, domaine de l'instinct, suscitent des désirs dont nous avons la conscience, sollicitent même de la volonté des déterminations réactives. Celles-là, patrimoine de la raison, admettent tous les calculs, toutes les combinaisons auxquelles nos facultés peuvent s'élever. C'est là, c'est dans cette double source de causes que nous trouverons deux classes de passions aussi distinctes par leur origine et leur manière d'être que les sensations qui les engendrent.

Mais ces rapports des sensations aux passions, pour être bien sentis, demandent des développemens, exigent quelques discussions délicates ; et ce n'est qu'en soumettant leur étude à une analyse rigoureuse qu'on peut espérer de soulever au moins un coin du voile qui, jusqu'à présent peut-être, a dérobé à nos yeux le véritable caractère des sensations intérieures. Toutefois nous n'aurons que peu de mots à dire sur les sensations extérieures ; les psycologistes ayant eu égard à leur influence sur le développement des passions, le plus grand nombre même l'a reconnue d'une manière exclusive ; et cependant, si l'on jette un coup-d'œil sur la manière dont s'exécutent les fonctions organiques, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, et qu'on examine, comparativement à l'un et à l'autre, le mode des déterminations morales, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles sont fréquem-

ment le résultat des sensations intérieures. Qui ne sait en effet que la faim, la soif, l'appétit vénérien provoquent, chez les individus qui éprouvent ces sensations toujours plus ou moins pressantes, des actes plus ou moins compliqués de l'entendement, propres à les apaiser? Quelle influence n'ont pas sur le moral les organes de la génération! La perversion de leur sensibilité n'entraîne-t-elle pas fréquemment, surtout chez la femme, des anomalies cérébrales, qui elles-mêmes suscitent une foule de désordres généraux, assez graves pour faire craindre les suites les plus funestes? L'époque de la puberté présente encore des phénomènes plus frappans. Les individus des deux sexes sentent tout à coup se développer en eux le germe de nouveaux penchans, de nouvelles idées, de nouvelles habitudes; l'éloignement des objets qui peuvent satisfaire ces penchans, et vers lesquels ces idées se dirigent d'une manière tout-à-fait innocente et vague, n'empêche pas ce nouvel état de prendre un ascendant rapide. L'adolescent cherche alors ce qu'il ne connaît pas; mais il le cherche avec l'inquiétude du besoin; il est plongé dans de profondes rêveries; son imagination se nourrit de peintures indécises, source inépuisable de sa contemplation. Son cœur se perd dans les affections les plus douces, dont il ignore encore le but; il les porte en attendant sur tous les êtres qui l'environnent. Indiquerons-nous ici les divers phénomènes dont s'accompagnent les *songes*, où l'esprit assiégé d'images, et l'âme agitée d'affections, sont alors évidemment soustraits à l'influence des sensations extérieures? Combien de fois les songes ne trouvent-ils pas leurs causes dans le travail de la digestion, dans la gêne du cœur ou des gros vaisseaux! et alors les sentimens pénibles ou les idées funestes ne semblent-ils pas résulter des sensations internes exclusivement, ou au moins n'avoir aucun rapport nécessaire avec les objets qui nous ont occupés pendant la veille?

Ce que montrent de simples anomalies de fonctions, certaines affections des organes internes, et surtout des viscères du bas-ventre, le produisent d'une manière bien plus évidente. « Les

maladies dont les viscères abdominaux sont le siége, dit *Cabanis*, changent, troublent, intervertissent l'ordre habituel des sentimens et des idées; des appétits extraordinaires et bizarres se développent, des images inconnues assiégent l'esprit, des affections nouvelles s'emparent de notre volonté, et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que souvent alors l'esprit peut acquérir plus d'élévation, d'énergie et d'éclat, et l'âme se nourrir d'affections plus touchantes et mieux dirigées. »

Les idées riantes ou sombres, les sentimens doux ou pénibles tiennent donc alors au mode d'exercice des fonctions abdominales, ou à l'état maladif des organes qui en sont le siége. Dès-lors, il est impossible de se refuser à cette conséquence, que les dispositions des viscères, et ceux de l'abdomen en particulier, influencent habituellement le cerveau, et que, dans certains cas, elles produisent, par correspondance, des affections morales plus ou moins profondes.

Nous ne chercherons pas ici quelles sont les affections morales et les idées qui dépendent spécialement de ces sensations internes, et dont les organes des sens, comme le dit *Cabanis*, ne sont tout au plus que les instrumens subsidiaires; nous nous bornerons à ajouter, avec le même auteur, que, dans l'état le plus ordinaire de la nature humaine, les résultats des sensations internes, qui constituent l'instinct, se fondent avec ceux du raisonnement pour produire le système moral de l'homme.

Voilà donc les sensations formées : poursuivons actuellement leur histoire, et précisons leurs résultats et leurs progrès ultérieurs. Ces résultats, ces progrès sont analogues, mais toujours distincts par leur caractère. Les sensations intérieures nous avertissent sans cesse des besoins relatifs à la conservation et à la reproduction de notre espèce. Elles nous inspirent de l'attrait pour les choses qui doivent nous mener à ce double but, et de l'éloignement pour celles qui peuvent nous empêcher de l'atteindre; en un mot, elles nous suggèrent le *désir* de ce qui est utile à l'entretien de notre existence, et

l'*aversion* pour tout ce qui lui est nuisible. Les sensations extérieures, s'accompagnant nécessairement, dans leur production, de *plaisir* et de *douleur*, suivant les qualités des corps qui les déterminent, donnent également naissance à un genre nouveau d'*aversion* et de *désir* (1). Les sensations pénibles rentrent dans les sensations intérieures en ce qu'elles protégent notre existence, et s'en distinguent par l'influence qu'elles exercent sur le développement des facultés intellectuelles ; mais c'est surtout par rapport aux sensations agréables que cette influence est sensible. La nature, en accordant à l'homme la faculté de recevoir indéfiniment des impressions par le moyen des sens, lui a fait, par cela même, présent de la perfectibilité, avec la facilité d'étendre ses rapports ; l'homme a acquis presque en même temps le désir et le pouvoir de multiplier ses jouissances. Mille besoins imaginaires enfantent mille désirs nouveaux, causes les plus fécondes des désordres moraux et physiques qui affligent l'humanité. Et en outre, ce qui place dans une catégorie si particulière les sensations intérieures, c'est que les déterminations qui leur succèdent ne dépendent que secondairement de notre volonté. L'impulsion intérieure et instinctive commande à l'homme de satisfaire aux besoins dont ces sensations sont les signes caractéristiques, plus impérieusement que tous les raisonnemens du monde. Admirons la nature qui, par cette sage prévoyance, a voulu soustraire à l'empire de nos caprices le soin de notre propre conservation.

Nos autres besoins, au contraire, nés des sensations extérieures, sont notre propre ouvrage ; c'est contre ceux-là que les stoïciens pouvaient déclamer avec raison. Ils sont le fruit du développement des facultés intellectuelles ; ils constituent les causes déterminantes des désirs, qui, dans le premier cas, ne sont que des caractères du

(1) Le plaisir et la douleur sont les premières modifications de la sensibilité physique ; le désir et l'aversion au contraire sont les premières modifications de la sensibilité morale.

besoin ; enfans de la civilisation, ils ne croissent et ne grandissent, le plus souvent, qu'aux dépens de notre organisation.

Il y a donc deux sortes de désirs comme deux sortes de besoins : les uns, organiques, se rattachent, comme les sensations dont ils ressortissent, aux fonctions de la vie organique et reproductive ; les autres, intellectuels, se rattachent aux fonctions de la vie animale. Les premiers, appelés *naturels*, naissent des différentes sensations qui se développent dans les organes intérieurs, et que l'on connaît sous le nom d'*appétits*. Ces désirs sont toujours plus ou moins pressans; une impulsion intérieure nous porte presque invinciblement à les satisfaire. Les seconds, appelés *factices*, résultent de nos rapports sociaux, des progrès de la civilisation, du développement des facultés intellectuelles, et, comme les sensations qui les déterminent, ils sont susceptibles de se multiplier indéfiniment. Les désirs naturels, lorsqu'ils sont plus prononcés, constituent les *penchans*. Quant aux *inclinations*, elles se rapportent aux désirs factices. Cette différence entre les penchans et les inclinations est des plus tranchée ; elle n'avait pas échappé aux anciens. Les penchans, disaient-ils, sont l'effet de l'organisation ; ils ont quelque chose de plus sensuel ; l'homme s'y abandonnerait entièrement, si la raison ne l'éclairait et ne lui servait de guide.

Les penchans ont cela de particulier, qu'ils se peignent sur la physionomie ; l'œil le moins exercé ne se méprendra pas entre l'homme rongé par l'envie et l'homme qui vit paisible au sein du calme et de la tranquillité. Bien plus, la cause morale ayant cessé d'exister, la face peut encore conserver long-temps l'empreinte qu'elle y a gravée. Un physionomiste, frappé des traits de la figure de Socrate, soutint qu'il était ivrogne, impudique, brutal et méchant. « Il est vrai, dit ce philosophe, j'ai eu du penchant à tous ces vices, mais ma raison en a triomphé. »

Les inclinations, avons-nous dit, se rattachent aux désirs factices ; elles sont un résultat de la manière d'être des facultés intellec-

tuelles (1) : variées à l'infini, elles dépendent de sensations dont les causes changent elles-mêmes incessamment. Elles ne sauraient porter de caractère fixe et déterminé ; aussi n'impriment-elles jamais à la face, comme les penchans, des traces durables, et laissent-elles à cet égard le physionomiste en défaut.

Les penchans et les inclinations, que nous avons vus naître de sensations distinctes, vont à leur tour devenir cause de passions : et de même que les penchans prennent leur source dans les sensations intérieures, et les inclinations dans les sensations extérieures, de même, nous observons deux ordres correspondans de passions, qu'on peut appeler, les unes *organiques*, les autres, *intellectuelles*. Les premières sont éminemment remarquables, en ce qu'inhérentes à l'organisation, elles existent de toute nécessité chez tous les hommes, mais à des degrés différens. Tant qu'elles restent dans une certaine sphère dont nos besoins tracent les limites, ces passions, tout-à-fait naturelles, n'ont rien de blâmable ; mais à l'instant qu'elles franchissent ces limites, et qu'elles acquièrent une exagération qui peut troubler l'ordre des fonctions, elles méritent d'être improuvées avec d'autant plus de raison, que, dans ce cas, l'âme, dominée par elles, se laisse en quelque sorte entraîner, pour satisfaire ces passions, à des projets, à des actions contraires à l'harmonie et aux lois de la société.

Quant aux secondes, celles qui succèdent aux inclinations, nous les faisons en quelque sorte de toutes pièces ; elles seront bien nommées *passions factices*. Leur but, c'est notre intérêt, ce sont les jouissances morales dont notre extrême civilisation nous a même appris à abuser. Ces passions ne se rencontrent pas nécessairement chez tous les individus : dépendantes immédiatement d'une grande étendue de facultés intellectuelles, des rapports so-

(1) On peut dire que les inclinations sont au moral ce que les penchans sont au physique.

ciaux, du choc des intérêts, on les trouve principalement et presque exclusivement au sein des villes, surtout des grandes villes, tandis que nous les observons à peine chez les paisibles habitans des campagnes, et toujours dans un bien moindre degré d'énergie. Nous verrons ailleurs que ces passions, enfantées le plus ordinairement par les vices, et entretenues par la corruption des mœurs, sont, ainsi que les autres, plus préjudiciables à notre économie, et que c'est dans leur funeste influence sur nos organes et leurs fonctions qu'on doit chercher les causes prédisposantes et même déterminantes d'une foule d'affections mortelles.

Ce qu'il y a de bien remarquable, et en même-temps de très-propre à différencier nos deux sortes de passions, c'est la manière particulière dont les unes et les autres se mettent en jeu et se comportent dans leur exercice. Une jeune fille de quinze ans est douée d'un tempérament ardent : étranger aux plaisirs de l'amour, son cœur cependant en connaît les douces rêveries, en un mot, elle n'est point amoureuse, mais elle a un penchant à l'amour; la nature a parlé... Un jeune homme paraît, la passion s'allume; c'est un amas de combustibles qui n'attendait qu'une étincelle pour s'enflammer. Au contraire, un homme lancé dans le tourbillon du monde a conçu une inclination née du désir volontaire d'acquérir des richesses ou des honneurs. Où se rencontrent les instrumens qui doivent convertir cette inclination en passion? Ce n'est pas à l'extérieur et dans des circonstances fortuites; c'est dans lui-même, c'est dans ses facultés; là se trouve le germe de la passion; là, par ses soins, elle se développe et grandit. Chez la jeune fille, la passion a été inopinée, imprévue; chez l'homme dont il vient d'être parlé, elle est au contraire son ouvrage; il a dépendu de lui de la faire naître ou de l'empêcher; il a dépendu de lui de la laisser croître; il en est responsable dans ses résultats; tandis que l'amour, dans le sein de la jeune fille, est un feu qu'elle n'a point elle-même allumé, qui la jette dans un désordre qu'elle n'a point prévu, qu'elle ne pourrait empêcher, et dont on ne saurait, sans une

excessive sévérité, lui faire un crime. Voilà comme se distinguent d'elles-mêmes les passions organiques ou naturelles, et les passions intellectuelles ou factices. Une autre considération se présente encore : c'est que les objets des passions organiques étant des corps matériels, leur possession éteint la passion, au moins momentanément. Placez un ivrogne près d'un tonneau défoncé, il s'enivrera, il sera satisfait... Accordez à l'amant passionné l'objet de ses brûlans désirs, sa passion ne tardera pas à diminuer. Il n'en est pas de même des passions intellectuelles ; ce n'est point à des objets matériels qu'elles visent ; mais lorsque cela paraît avoir lieu, la possession même de ces objets, comme de l'argent, par exemple, n'est pas leur but final ; cet argent n'est que l'instrument qui doit y conduire.. Ce but, on ne l'atteint jamais; ici point de satiété, ce qui éteint la passion organique rend la passion intellectuelle plus vive et plus véhémente. Il y a plus, les passions organiques, ayant leur source dans nos organes, doivent avoir des rapports nécessaires avec l'état de ces derniers ; elles doivent être moins vives dans la vieillesse ; et en effet, les feux de l'amour ne peuvent animer un corps glacé par les années. Les passions intellectuelles, au contraire, n'ont de terme que la vie ; au lieu de faiblir avec l'âge, elles en reçoivent un surcroît d'énergie : l'avarice, la passion du jeu, l'ambition, ne meurent qu'avec nous.

Avant de conduire les passions jusqu'au dernier terme de leur formation, il est nécessaire de dire un mot d'une opinion de *Cabanis*, qui, si elle était adoptée, entraînerait l'admission d'un troisième genre de passion. Jusqu'ici il n'a été question, tant pour la production des penchans et des inclinations que pour celle des passions elles-mêmes, que de deux sortes de sensations ; les unes trouvant leur causes à l'extérieur, les autres à l'intérieur. Suivant *Cabanis*, il en existerait une troisième espèce, dont le cerveau et les nerfs seraient le siége, et qui pourraient être nommées spontanées. En voici des exemples : un homme est menacé d'un très-grand danger ; dans le moment il ne peut en

apprécier toute l'étendue ; mais l'impression qu'il reçoit suffit pour le porter à s'y soustraire par la fuite, ou de toute autre manière. Une fois en sûreté, il se retrace froidement toutes les circonstances qui ont accompagné ce danger ; le jugement s'exerce alors dans toute sa plénitude, et pour peu que l'imagination vienne encore grossir les objets, cet homme va éprouver une émotion beaucoup plus vive que la première, capable même de donner naissance à une passion, et mieux encore à une affection de l'âme. Ici des objets s'offrent au cerveau sans l'influence d'agens extérieurs ; la cause qui réveille leur souvenir, qui retrace leur image, qui préside à une foule de combinaisons nouvelles, n'est point placée hors de l'organe sensitif. Il en est de même pour les nerfs : une désorganisation profonde d'un membre s'accompagne des plus vives douleurs ; on l'ampute, et cependant après un laps de temps assez long, on ressent encore ces mêmes douleurs, et on les rapporte par la pensée au membre qui a été retranché. Voilà, suivant *Cabanis*, des phénomènes qui sortent de l'ordre ordinaire, et qui ne peuvent s'expliquer que par la naissance spontanée d'un genre particulier de sensations, soit dans le cerveau, soit dans les nerfs. En y réfléchissant mûrement, il est difficile de partager l'opinion de ce célèbre physiologiste. Si par sensations spontanées il entend des sensations nouvelles, il est vraiment impossible de soutenir une pareille idée. En effet, on ne voit pas ici de corps *impressionnans*. L'impression manque donc, et par conséquent la sensation ; à moins qu'on ne veuille assimiler le cerveau aux organes intérieurs, qui, comme l'estomac, par exemple, trouvent en eux-mêmes la source de leurs sensations ; mais alors il n'est pas nécessaire d'en admettre un troisième genre, car toutes ces sensations intérieures sont spontanées. Si, au contraire, comme on a lieu de le croire, *Cabanis* n'a en vue que le travail particulier qui a lieu à l'occasion de sensations anciennes, et duquel résulte la réapparition des objets qui les ont produites, c'est sans doute une opération de l'esprit fort remarquable ; mais, de ce qu'on ignore com-

ment elle se fait, il ne s'en suit pas qu'on doive supposer une nouvelle espèce de sensations, et changer toutes les idées adoptées sur les attributs et les propriétés de la mémoire et de l'imagination. De plus, si l'on accorde aux nerfs la possibilité d'être le siége de ces sensations, il faut en même-temps leur accorder un principe capable de suppléer dans leur exercice ces deux facultés, qui semblent produire ces phénomènes dans le cerveau.

Mais revenons à la génération des passions, car elle n'est point encore complète ; l'idée d'une passion est plus compliquée. Il nous reste à examiner comment celle-ci reçoit le dernier élément de sa formation; c'est ce que tout récemment quelques physiologistes ont désigné sous le nom de mécanisme des passions, et que l'on pourrait mieux appeler leur composition. Il ne suffit pas qu'une impression ait été perçue par le cerveau, et que les facultés intellectuelles se soient exercées sur le produit de cette perception, pour que la passion existe; il faut de plus qu'il y ait réaction du cerveau sur l'économie animale, réaction toujours sympathique, et qui porte principalement sur le centre épigastrique et les organes de cette région, l'estomac, le foie, le cœur, les poumons, etc. On pourrait croire que ce que nous regardons comme le complément de la passion n'en est en quelque sorte qu'un effet, qu'un symptôme; mais si l'on considère que cet effet prétendu est constant, que la passion ne peut être conçue qu'alors qu'il se développe, on sera convaincu qu'il entre comme partie intégrante et élémentaire dans la passion elle-même. Les exemples mettront cette vérité dans tout son jour. Un homme pauvre, qui ne connaît que la misère et les besoins, forme d'ardens, mais inutiles désirs des richesses; tout à coup, et au moment où il s'y attend le moins, la fortune le comble de tout ce qui fait l'objet de ses vœux. Cet événement inattendu le plonge dans l'ivresse d'un bonheur qu'il n'a jamais senti ; il en résulte la passion de la joie, qui, portée à un haut degré, peut quelquefois donner la mort. Qu'arrive-t-il dans ce cas? 1°. Il y a impression des richesses sur le cerveau par le

moyen des sens ; 2°. comparaison de cette sensation à l'état qui a précédé, et perspective d'un bonheur qu'assure cette grande fortune. Jusque-là il n'y a qu'une sensation de plaisir, que peuvent modifier de mille manières les facultés intellectuelles. 3.° Mais par suite des calculs de l'esprit, cette sensation grossie par l'imagination et toutes ses chimères, acquiert plus d'importance et un empire toujours croissant. Une impression sympathique part du cerveau, 4.° se communique au centre épigastrique, et 5.° y produit, surtout au cœur, cette impression agréable qui caractérise la passion de la joie.

D'après toutes ces considérations, on voit que le cerveau, recevant de nos organes les sensations, a, sur leur manière d'être ultérieure, une influence réelle, indispensable, et sans laquelle les passions ne se développeraient jamais. On a lieu de s'étonner que *Bichat*, doué à la vérité d'une imagination féconde, mais que le jugement le plus sain contint toujours dans les bornes d'une rigoureuse observation, ait pu regarder les organes qui servent aux fonctions de la vie intérieure comme le siége des passions, et méconnaître la part nécessaire que prennent à leur devéloppement les facultés intellectuelles.

Si l'on veut ouvrir les ouvrages de quelques auteurs, on verra que c'est surtout dans les organes de la vie intérieure qu'il faut chercher le complément des passions. « Tous les mouvemens, dit *Cabanis*, ont leur point d'appui dans le sein de l'organe cérébral, comme toutes les impressions y vont chercher leur point de réunion. » Le rapport que toutes les parties de l'économie animale ont entre elles par le moyen des nerfs fait que toutes les fonctions sont plus ou moins troublées dans les affections morales ; la respiration en souffre comme la circulation, et les phénomènes de la sécrétion de la bile éprouvent de fréquentes anomalies. Quoi de plus ordinaire, en effet, que les dérangemens de la digestion, surtout dans l'estomac ? C'est peut-être parce qu'ils voyaient leurs phénomènes éprouver de fréquentes aberrations que la plupart des auteurs

avaient été conduits à considérer alternativement les organes internes comme le siége des émotions de l'âme. Les philosophes grecs l'avaient placé dans le cœur, *Platon* dans le foie, *Epicure* et *Lucrèce* dans la région moyenne de la poitrine, *Bacon* dans l'estomac, *Buffon*, *Bordeu* et *Lacase* dans le diaphragme, *Lecat* dans les plexus nerveux, quelques physiologistes modernes dans les ganglions du grand sympathique. Les anciens, voyant que, dans certaines passions, tel organe était plus particulièrement affecté que tel autre, leur avaient assigné des siéges différens. On sait qu'ils mettaient le courage et l'amour dans le cœur, la colère dans le foie, la joie dans la rate; en effet, lorsque nous sommes tourmentés par une passion, nous sentons dans la poitrine, soit vers le cœur, soit vers les poumons, mais surtout à l'épigastre, une impression pénible ou agréable, qui fait son principal caractère.

C'est donc vers le centre épigastrique que les passions retentissent avec le plus de violence ; c'est principalement sur les organes de cette région que la concentration des forces vitales a lieu le plus ordinairement, et on ne doit pas s'étonner qu'ils éprouvent des anomalies si fréquentes dans l'exercice de leurs fonctions, que des maladies si graves en soient si souvent le résultat. Cependant les organes du centre épigastrique ne sont pas exclusivement affectés dans les passions, et la manière dont nous nous sommes exprimés laissait entrevoir des exceptions que nous devons faire connaître : excités, soit directement, soit sympathiquement, d'autres organes reçoivent l'influence des émotions morales : ainsi, on pleure dans le chagrin et dans la véritable joie; la salive est sécrétée plus abondamment dans la colère; la frayeur porte plus particulièrement son action sur la vessie et le rectum. Qui ne sait que la peur paralyse momentanément l'action du système musculaire, et suspend tout mouvement, même ceux du larynx? L'influence des passions peut donc être, en général, disséminée dans toute l'économie.

Ainsi il est évident, et l'on en trouve la preuve dans tout ce qui vient d'être dit, que la nature des passions est plus complexe

qu'on ne se l'imagine communément, et qu'on ne serait tenté de le croire, d'après l'instantanéité de leur développement. En résumé, les affections morales se composent des cinq phénomènes suivans : 1.° impression de l'objet de la passion sur l'organe de la pensée; 2.° comparaison de cette sensation avec les bons ou les mauvais effets qui peuvent suivre par rapport à nous; 3.° jugement, souvent faux, qui naît de cette comparaison; 4.° impulsion sympathique dirigée par le cerveau, en conséquence de ce jugement, vers le centre épigastrique surtout; 5.° impression qu'elle produit dans les organes de cette région, d'où la passion tire son complément, et d'où partent les différens phénomènes qui en annoncent la production achevée. Mais comme le jugement que nous portons n'est lui-même qu'une sensation composée de plusieurs autres, nous pouvons réduire à trois les élémens nécessaires à toutes les passions, savoir : 1.° jugement qui naît des sensations antécédentes; 2.° impulsion dirigée par le cerveau, en vertu de ce jugement, vers le centre épigastrique; et 3.° impression qu'elle produit dans les organes de cette région. On peut donc dire que le cerveau est aux passions ce que les sens sont aux sensations. Nous terminerons ici ce qui a rapport à la génération des passions; poursuivons maintenant leur histoire sous d'autres points de vue, et disons d'abord un mot de leur utilité.

C'est bien certainement pour n'avoir pas reconnu la distinction essentielle que nous cherchons à établir que de froids moralistes, que des philosophes chagrins se sont élevés contre toutes nos passions indifféremment, et ont voulu faire de l'homme un être impassible, un véritable automate, pour le conduire à la perfection. Les passions peuvent être en effet la source de la plupart de nos malheurs. Les hommes, comme le dit *Roussel*, ont rendu cette arme dangereuse pour eux-mêmes à force de l'aiguiser, et dans l'état actuel de certaines sociétés, les passions ne sont qu'un accès continuel qui en agite les membres, au lieu d'être, comme un souffle léger, propre à leur imprimer un mouvement modéré. Elles ont

acquis un tel degré d'activité en se choquant, qu'elles ne forment plus qu'une tempête affreuse, ou plutôt elles sont devenues un feu dévorant qui consume l'espèce humaine.

On peut tirer de là un nouvel argument de plus à ajouter aux preuves, déjà nombreuses, qui prouvent que l'on peut abuser des meilleures choses; mais il n'en est pas moins vrai que certaines passions, les organiques surtout, sont inhérentes à l'homme comme l'ombre l'est au corps. Il est, dit *Tourtelle*, aussi difficile de vivre sans passions que d'exister sans sentimens. L'homme est, malgré lui, sans cesse agité par les passions; elles sont les principaux instrumens de sa conservation et de sa grandeur. Qu'on ne vienne pas nous accuser de porter atteinte à la morale et d'offenser la religion. Que ceux-là qui voudraient nous adresser ce reproche répondent d'abord à cette question : Lequel nuit le plus au bonheur des hommes, de celui qui, contrariant d'abord les lois de la nature, ne montre à l'homme la vertu que pour lui prouver qu'elle est au-dessus de ses forces et incompatible avec son organisation, ou de celui qui vient nous dire : Vous avez des passions; leur usage modéré est nécessaire à votre santé et à votre bonheur; mais si vous en abusez, vous abrégez vos jours, et vous préparez à votre âme des tourmens affreux?

Avant d'aller plus loin, nous devons entrer dans quelques détails sur les affections de l'âme, dont l'histoire se lie naturellement à celle des passions; et nous verrons que les rapports qui existent entre les unes et les autres sont de simples rapports de dépendance et de succession.

Les affections que l'on attribue le plus ordinairement à l'âme, sans trop savoir pourquoi, dépendent toutes des passions. Dès que celles-ci deviennent durables, dès qu'elles sont quelque temps entretenues, soit par la continuité des mêmes impressions, soit par le souvenir, à chaque instant renouvelé, des sensations anciennement éprouvées, elles changent véritablement de caractère, et pren-

nent le nom d'*affections*. Ainsi une affection n'est autre chose qu'une *passion continuée*.

Parmi ces affections, il en est qui correspondent particulièrement à telle ou telle passion, et comportent, sous ce point de vue, un rapprochement dont quelques autres, la joie, la pudeur, la timidité, ne sont pas susceptibles. Mais l'amour physique détermine l'amour moral, qui, porté à un haut degré, dégénère en cette affection qu'on appelle *mélancolie amoureuse*. La haine peut succéder à la colère, la tristesse à la honte; certaines affections peuvent même prendre le caractère d'autres affections. Ainsi, née de l'ambition, l'envie prend celui de la jalousie; la tristesse est comme inhérente à la crainte, à l'ambition. Quelquefois aussi, chose remarquable, une affection peut redevenir passion et en revêtir toute la physionomie : par exemple, la mélancolie amoureuse qui a succédé à un amour violent, mais malheureux, peut reprendre son caractère de passion d'amour par l'apparition subite de la personne qui l'a fait naître primitivement.

D'après ces rapports entre les affections et les passions, on pourrait croire qu'elles ne sont que des degrés l'une de l'autre, des variétés d'un même état, et qu'elles sont uniformes dans leur manière d'être; mais il n'en est pas ainsi, et il existe entre elles des différences essentielles.

1.° Les passions sont vives, soudaines, atteignent promptement leur apogée, et s'évanouissent en même temps que la cause déterminante a cessé d'agir : c'est un orage qui paraît et disparaît en un instant. La marche des affections est lente et durable; c'est un trait profondément enfoncé dans le cœur, et qui n'en sort souvent qu'avec la vie. Les unes peuvent être considérées comme des maladies aiguës de l'âme; les autres comme des maladies chroniques.

2.° C'est un caractère des passions, d'être tout à la fois et une source de peine, comme la honte, la frayeur, la colère, et une source de plaisirs, comme la joie, l'amour, l'espérance : tant

qu'elles sont douces et modérées, elles nous procurent une foule de jouissances. Les affections de l'âme, au contraire, sont constamment pénibles, et c'est à tort que certains physiologistes ont voulu les distinguer en *douces* et en *pénibles* : le chagrin, la crainte, l'ambition, la jalousie, la haine, ne porteront jamais que ce dernier caractère.

3.° Les traits qui caractérisent les émotions morales ne sont pas moins importans pour établir leurs différences. Les passions se distinguent principalement par des signes extérieurs qu'expriment les divers mouvemens des membres, des muscles de la face, et la coloration de cette dernière partie. Agité par elles, l'homme est pour ainsi dire hors de lui-même : ce sont véritablement, comme le dit *De Lachambre*, des tempêtes plus violentes au rivage qu'en pleine mer. Le propre des affections de l'âme, au contraire, est de se concentrer; leurs principaux phénomènes portent sur les organes intérieurs, et peuvent y produire les plus funestes ravages. Dans la tristesse, la crainte, la mélancolie, le corps est dans un état d'abattement extrême; le pouls est serré, quelquefois lent ou fréquent, mais toujours inégal et petit. Un spasme sourd, mais constant, se joint à cet état; il y a, comme on dit, oppression vers l'épigastre; une sensibilité insolite se développe; le cœur est, dit-on, encore serré; et tout à l'extérieur annonce ce sentiment et confirme l'expression qu'on lui donne.

4.° Les affections succédant aux passions, il semblerait qu'il dût y avoir entre celles qui se correspondent des degrés proportionnels d'intensité. L'observation fait voir que les choses se passent d'une manière toute différente; ce ne sont pas certainement les individus les plus portés à l'amour physique qui conçoivent le plus facilement cet amour moral et intellectuel, et chez lesquels se développent avec le plus de force ces affections que *Platon* faisait consister dans l'union des cœurs et le rapport des sentimens. Les hommes irascibles sont rarement haineux et vindicatifs;

il est digne de remarque générale, que plus on donne un libre essor à une passion, moins l'affection qui lui succède est intense. La tristesse qui succède à un violent chagrin est d'autant moins profonde, qu'on a donné à celui-ci un plus libre cours. La femme qui se livre sans mesure à ses sentimens, à ses passions, quelle que soit leur nature, n'a-t-elle pas moins à souffrir des affections qu'elles engendrent que l'homme qui les concentre, qui les identifie à son être, et enferme ainsi ses ennemis dans son sein? Chez la femme, la douleur, pour ainsi dire explosive (1), laisse peu de traces après elle; et ce n'est peut-être pas sans quelque raison que l'on a dit, *le chagrin tue les hommes et nourrit les femmes.*

Les affections se présentent en outre sous un point de vue tout-à-fait remarquable, et qui tendrait encore à prouver, s'il en était besoin, la nécessité de reconnaître un double caractère aux passions. Les unes, et ce sont les plus nombreuses, se rattachent spécialement aux passions factices; toutes celles, par exemple, qui dépendent d'une ambition démesurée, d'un amour déréglé, sont beaucoup plus multipliées, d'après les principes que nous avons posés, et sévissent avec beaucoup plus de violence dans les grandes villes, où les désirs contrariés, les craintes incessamment renouvelées, les espérances trompées, assiégent l'homme de toutes parts, et le remuent de mille manières. Mais il est des affections qu'on peut nommer *organiques*, ainsi que les passions dont elles procèdent, qui se rencontrent indifféremment dans les villes et dans les campagnes: de ce nombre est la jalousie; et l'on sera convaincu que cette affection ne tient rien des passions factices, si l'on veut faire attention que dans l'enfance, où celles-ci dorment

(1) Chez la femme, les sentimens les plus disparates se succèdent avec une rapidité étonnante, de sorte qu'il n'est pas rare de la voir rire et pleurer plusieurs fois dans la même heure. (*Roussel.*)

encore, la jalousie peut naître et prendre assez d'empire pour troubler les fonctions au point d'amener un désordre extrême, et quelquefois la mort (1). Les animaux eux-mêmes éprouvent la jalousie; c'est donc une affection essentiellement inhérente à l'organisation, qui peut même exercer son influence sur les objets destinés à satisfaire nos besoins naturels; l'on doit la regarder comme une modification de ce sentiment intérieur qui nous porte sans cesse, et comme par instinct, à la conservation de notre être et à l'accomplissement des fonctions de la vie individuelle.

Définition des Passions et des Affections.

D'après ce qui vient d'être dit sur la nature des passions et des affections, sur les différences essentielles qu'elles présentent, comparées entre elles, sur la manière dont elles procèdent et se développent, on sentira aisément le vague et l'insuffisance des définitions qu'en ont données la plupart des auteurs; l'on sera étonné de voir que les moralistes, les métaphysiciens et les physiologistes ne les envisageant que d'après certaines idées particulières, et, ne les regardant que comme des habitudes vicieuses, se soient mépris sur leurs véritables caractères, et en aient donné chacun des définitions si différentes.

Suivant *Zénon*, l'un des plus illustres philosophes de la secte des stoïciens, les passions sont des mouvemens de l'âme opposés à la raison et contraires à la nature. *Cicéron* (Tusculanes) les regardait comme des maladies de l'âme. *Descartes* les définit ainsi : *Mihi videtur passiones in genere definiri perceptiones aut sensus, aut commotiones animæ, quæ ad eam speciatim referuntur, quæque*

(1) On lit, dans l'éducation des Filles, par *Fénélon*, qu'un enfant qui ne prononçait pas encore une seule parole regardait déjà un autre enfant qui tétait avec lui avec un visage pâle et des yeux irrités.

producuntur, conservantur et corroborantur per aliquem motum spiritûs. Selon *De Lachambre*, les passions sont des mouvemens de l'appétit, par lesquels l'âme tâche de s'approcher du bien, et de s'éloigner du mal.

Condillac regarde les passions comme des désirs tournés en habitude, qui sont permanens, ou qui se renouvellent à la première occasion. *Tissot* dit que les passions sont le résultat d'un sentiment si vif pour un objet, qu'elles nous le rappellent avec plaisir ou avec peine, et quelquefois par une commotion trop forte et démesurée. *Buffon*, ne voyant dans les passions que ce qu'elles ont de véhément et d'exagéré, a dit qu'elles ne sont autre chose que des sensations plus fortes que les autres, et qui se renouvellent à chaque instant; que, dans les passions, l'âme perd son empire, que souvent même elle veut l'impossible, etc. Parler ainsi des passions n'est pas sans doute en saisir le véritable point de vue; c'est ne faire attention qu'à leur abus et à leur excès; c'est n'en voir la flamme qu'au moment où, vivement et indiscrètement excitée, elle allume un vaste incendie, et oublier que cette flamme, moins forte et mieux dirigée, produit la chaleur douce et lumineuse que l'on appelle avec tant de raison *le feu du sentiment. Haller* lui-même n'est pas plus exact lorsqu'il dit : *Desiderium bonorum et aversio malorum ideæ, ergò bonorum, quorum acquisitionem et conservationem, deindè malorum, quorum aversionem et amolitionem concupimus, excitant apud nos animæ motus quos affectus vocant.* Enfin, suivant le docteur *Cogan*, une passion résulte de la percussion, en quelque sorte, que l'âme éprouve d'une cause impulsive qui agit sur elle sans qu'elle fasse aucun effort pour y échapper. Mais cette définition, qui confond les sensations avec les passions, peut convenir seulement à ces dernières, quand elles sont purement indifférentes; car il n'est pas de passion où l'on ne désire que l'impression se continue, si elle est de nature agréable; il n'en est pas où l'on ne fasse tous les efforts possibles pour la repousser, si elle est pénible. Voilà quelques-unes des définitions très-nombreuses que l'on a données

des passions en divers temps. On voit aisément qu'outre plusieurs vices radicaux, elles ont, 1.° celui de confondre le plus souvent les passions avec les affections, ou au moins de ne jamais distinguer les unes des autres ; 2.° celui de n'offrir aucune trace de la division si naturelle et si évidente des passions et affections en organiques et en factices ; 3.° celui de n'avoir égard qu'à certains effets qui les accompagnent, ou à quelques-unes des causes qui les produisent ; 4.° celui de ne pas les différencier des simples sensations. Quelles seront donc les définitions des passions et des affections ? Elles découlent d'elles-mêmes, et tout naturellement du caractère particulier aux unes et aux autres. Nous appellerons *passions*, des *émotions plus ou moins soudaines de l'âme, occasionnées par des sensations extérieures ou intérieures, perçues, soit actuellement, soit anciennement, et rappelées par le souvenir ;* nous réserverons la dénomination d'*affections à certains états habituels de l'âme, qui naissent des passions, dépendent de leur continuité, et portent comme elles un double caractère.*

Classification des Passions.

Si les philosophes qui ont écrit sur les passions n'ont pas été d'accord en les définissant, ils semblent l'avoir été moins encore dans les diverses classifications qu'ils en ont données. Les stoïciens, comme le dit *Cicéron* (Pensées), divisaient les passions en quatre genres : deux par rapport aux biens, la cupidité, la joie ; deux par rapport aux maux, la tristesse et la crainte. Cette division se trouve encore indiquée dans un vers de l'Enéide :

Hinc cupiunt, metuunt, gaudentque timentque.

Aristote compte treize passions principales ou primitives ; quelques auteurs n'en admettent qu'une seule, l'amour, qu'ils regardent comme la source de toutes les autres. Mais ici on a sans doute voulu parler seulement de l'amour de soi, et non de l'amour qui a pour but le

rapprochement des sexes ; et il est certain qu'en considérant les passions comme nées de l'amour de soi, ce n'est pas en donner une classification, c'est seulement indiquer le principe dont elles ne sont que les modifications ; car on ne peut pas même considérer l'amour de soi comme une passion. *Willis* (Traité d'hygiène domestique) les divise en *agréables* et en *tristes;* d'autres, en *douces* et en *violentes*. Mais l'une et l'autre de ces distinctions ne peuvent s'appliquer qu'à certaines passions ; celles qui portent un caractère mixte ne doivent pas y être comprises ; d'ailleurs, en admettant ce mode de division, on est forcé de mettre souvent dans la même catégorie des passions très-différentes. Quant à la distinction fondée sur la véhémence et la promptitude de leurs effets, elle présente aussi des difficultés. Les effets des passions vives et fortes, telles que la colère, la frayeur, sont violens comme leurs causes, mais le plus souvent passagers et fugitifs comme elles, s'ils n'ont point été subitement funestes ; tandis que les passions lentes ont des effets durables, qui n'en sont pas moins dangereux, puisqu'ils minent continuellement la vie, portent le désordre dans les fonctions, et peuvent enfin déterminer la mort. Il est bien évident, d'après la distinction que nous avons faite des passions et des affections de l'âme, que ces derniers effets appartiennent à celles-ci. La division des passions en *excitantes* et en *débilitantes*, ou en *sthéniques* et en *asthéniques*, a les mêmes défauts que la précédente. En effet, il est d'observation que des passions différentes produisent des phénomènes semblables, tandis que, dans certaines circonstances, les mêmes passions produisent des effets contraires, soit chez le même individu, soit chez des individus différens. Ceux qui, à l'exemple de *Haller*, veulent rapporter les passions à deux classes, dans l'une desquelles elles sont caractérisées par l'accélération, et dans l'autre par le ralentissement des mouvemens du cœur, n'ont pas fait attention que souvent les mêmes passions sont variables dans leurs effets ; aussi le célèbre physiologiste que nous venons de citer ne semble-t-il pas attacher beaucoup d'importance à cette

division, lorsqu'il dit : *ferè ad duas classes reduci possunt :* « on pourrait presque les réduire à deux classes ». Les passions qui revêtent tant de nuances, et qui présentent des caractères si variables dans leurs effets et dans leurs degrés d'intensité, peuvent-elles, envisagées sous ce rapport, se prêter à une distinction exacte?

Entre les nombreuses classifications présentées par les auteurs qui ont voulu donner des passions une division méthodique, celle de *Cureau De Lachambre* nous paraît s'éloigner le moins de la classification avouée par le raisonnement et l'observation. Cet auteur admet deux grandes classes de passions. Dans la première, qu'il divise en deux ordres, il range 1.° les passions qui se rapportent à la partie concupiscible, comme l'amour, le désir, le plaisir, la haine, l'aversion, la douleur ; 2.° celles qui se rattachent à la partie irascible, comme l'espérance, la hardiesse, la colère, le désespoir, la crainte. A la seconde classe, il rapporte les passions mixtes, qui ont leur siége tout à la fois dans la partie concupiscible et dans la partie irascible ou intellectuelle : telles sont l'impudence, la pitié, l'indignation et la honte qui est un mélange de douleur et de crainte que donne l'infamie, etc.

Un grand avantage de cette division, est de reconnaître un double siége aux passions ; mais ces siéges ne sont indiqués ici que d'une manière vague. La nature des passions n'est pas assez caractérisée, et *De Lachambre* confond en outre dans les mêmes classes les passions et les affections. Si l'on veut se reporter par la pensée aux réflexions qui ont été faites précédemment sur la source des passions et des affections, on verra que c'est de là même qu'il faut partir pour les classer convenablement, et qu'il suffit d'ajouter un mot aux définitions que nous venons de donner. N'est-il pas tout naturel, en effet, de former deux grandes classes de passions, et deux grandes classes d'affections? La première classe des passions comprend les organiques, vulgairement nommées passions des sens, l'amour physique, l'ivrognerie, etc. La

seconde embrasse les passions factices, l'ambition, l'amour des richesses, de la gloire, etc.

Il en est de même pour les affections : elles sont *organiques*, comme la jalousie ; *intellectuelles* ou *factices*, comme l'ambition, la tristesse, etc.; enfin à ces dernières se rapportent ces états si variés et si pénibles qu'on est dans l'usage de désigner sous le nom générique d'*affections de l'âme.*

Phénomènes des Passions et des Affections.

Par l'effet de l'étroite sympathie qui, par des liens réciproques, unit le moral au physique, les passions et les affections ne sauraient entrer en exercice sans influer d'une manière remarquable sur le jeu de nos diverses fonctions, et y produire des changemens notables. Quelques détails sur ces altérations, qui deviennent les signes caractéristiques des passions, auront ici le double avantage de rendre plus complète leur histoire physiologique, et plus sensible la distinction que nous avons admise. Parmi ces phénomènes, les uns dépendent de la vie animale, les autres de la vie organique.

A. C'est des premiers, et surtout de ceux qui, dans les fonctions organiques, s'étendent jusque sur certains organes de la vie de relation, la peau en particulier, que les anciens, et même les modernes, se sont le plus occupés. Ce sont ces caractères extérieurs de la nature morale que les poëtes se plaisent à décrire, que les peintres, les sculpteurs ont principalement étudiés, et que l'on retrouve exprimés d'une manière si parfaite et si vraie dans les ouvrages des grands maîtres.

Mais la connaissance de ces signes des passions importe bien autrement encore au médecin, au philosophe et au moraliste. Suivre l'homme dans ses rapports avec ses semblables; apprécier l'influence que peuvent avoir sur lui les événemens de l'état social; s'efforcer, pour y parvenir, de remonter jusqu'aux opérations les plus subtiles qui constituent les fonctions de l'intelligence et les

déterminations de la volonté ; tirer de là les règles qui doivent conduire au bonheur : voilà la tâche du moraliste. Mais étudier d'une manière générale l'action de toutes ces influences sur l'économie vivante ; analyser les troubles, les dérangemens divers qu'elles y produisent ; rechercher par l'expérience et le raisonnement les moyens d'hygiène et de curation qu'on doit mettre en usage : voilà le but vers lequel doivent tendre tous les travaux du médecin philosophe.

Hippocrate, qui a fait une étude si approfondie de l'homme, recommande de donner une attention particulière à l'expression des parties extérieures. Il faut, dit-il, examiner avec soin les changemens qui se manifestent sous l'influence des passions ou des sensations. Par exemple, les dents sont agacées par le frottement de la meule d'un moulin ; les jambes tremblent à la vue d'un précipice près duquel on passe ; la vue soudaine d'un serpent couvre le visage d'une pâleur verdâtre. Qui n'a pas observé que la terreur, le chagrin, la pudeur, le plaisir, la colère, et d'autres sentimens, produisent des phénomènes remarquables dans l'économie animale ? C'est ainsi qu'on voit des sueurs, des palpitations qui dépendent uniquement de ces causes morales.

Parmi les phénomènes qui viennent peindre les passions à l'extérieur par les organes de la vie animale, quelques-uns sont involontaires ; telles sont certaines contractions des muscles du visage, de la tête, des membres, du tronc, et les changemens de forme qu'on observe dans ces diverses parties, les altérations variées dont la coloration de la peau est susceptible. Mais c'est principalement à la face que viennent se montrer de la manière la plus sensible les émotions de l'âme. Elles y ont en effet un triple moyen d'expression : 1.° les mouvemens musculaires, qui, en fronçant ou épanouissant les traits du visage, expriment les passions tristes et sombres, ou les passions gaies et expansives. 2.° L'état de l'œil, qui tantôt est brillant, étincelant, rouge, enflammé ; tantôt terne, morne et languissant. 3.° La coloration des diverses parties du visage, quelle

qu'en soit la cause. On remarque encore que certaines parties du visage semblent avoir des rapports particuliers avec telle ou telle passion. La rougeur qu'excite la colère commence par les yeux ; celle de l'amour, par le front ; et celle de la honte, par les joues et les extrémités des oreilles.

Lorsque l'âme est tranquille, dit *Buffon*, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient le tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'expression vive et prompte devance la volonté, et rend au-dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

Mais il est d'autres phénomènes appartenant au même ordre, qu'on peut appeler *secondaires*, et qui reconnaissent d'une manière plus immédiate l'influence de la volonté. De ce nombre sont, le geste, les menaces, les vociférations, etc. Dans tous ces actes, le point de départ n'est pas dans l'organe où la passion est le plus vivement éprouvée, mais dans le cerveau, qui agit régulièrement sur les muscles mis en mouvement et destinés à exprimer un état intérieur. La répétition perfectionne ces signes comme elle perfectionne tout autre langage, et l'on conçoit très-bien comment, en s'habituant à les simuler, on peut artificiellement parler le langage des passions.

Tous ces mouvemens extérieurs ont un but, et il est impossible de ne pas voir que les différentes actions auxquelles on se livre sont autant d'efforts que fait l'âme pour se procurer l'objet désiré ou pour défendre le corps ; ainsi, dans l'amour, l'espérance, on lève les yeux vers le ciel, comme pour demander le bien que l'on souhaite ; on porte la tête et le corps en avant, comme pour s'approcher de l'objet désiré ; on lui tend les bras, on ouvre les mains, comme pour le saisir et l'embrasser étroitement ; tandis que dans la crainte, la

haine, la frayeur, nous nous détournons, et nous semblons repousser avec le bras l'objet de notre aversion.

B. Les troubles que les passions suscitent dans les organes de la vie intérieure produisent une foule de phénomènes qui, pour être difficiles à observer, n'en sont pas moins certains. Il est hors de doute que la plupart des signes qui paraissent à l'extérieur n'ont pas d'autres causes; et en outre, qui pourrait méconnaître l'influence des passions sur l'exercice de nos fonctions les plus intimes? En est-il une seule qui ne porte atteinte plus ou moins profondément à la circulation? En est-il une qui n'accélère ou retarde la respiration? Quelquefois ces effets sont extrêmes : ce n'est plus une simple anomalie, c'est une suspension, une cessation complète des mouvemens du cœur et du poumon; suspension qui, dans quelques cas, dure assez long-temps, ou est assez brusque pour annihiler le principe de la vie.

Cependant tous ces effets si fâcheux n'ont presque jamais leur source dans les passions organiques. Quand celles-ci deviennent nuisibles, ce n'est pas par l'essence même de la passion, c'est par l'abus des objets propres à la satisfaire. Au contraire, l'existence d'une passion factice est déjà un mal; sa mise en jeu en est un plus grand encore; et lorsqu'elle a acquis un certain développement, elle met un obstacle continuel au libre exercice des fonctions; elle opprime la vie, l'affaiblit, et devient la source la plus féconde des maladies organiques. Si l'on fait de plus attention que presque tous ces états de l'âme, que nous avons nommés *affections*, succèdent aux passions factices, et qu'ils causent des ravages non moins grands que les passions dont ils émanent, on verra que nous avons raison de dire que c'est surtout contre les passions factices, et presque à l'exclusion des autres, que les philosophes doivent se montrer sévères; qu'elles seules abreuvent la vie d'amertume, dégradent le caractère, avilissent la dignité de l'âme.

Des causes diverses qui modifient les Passions et les Affections.

Puisque la sensibilité, tant physique que morale, est la source première de nos passions et de nos affections, on est porté à croire qu'elles doivent, chez les différens individus, recevoir des modifications en rapport avec celles qu'éprouve la sensibilité elle-même sous l'influence des causes qui agissent sur elle. Ces deux sortes de sensibilité offrent un grand nombre de variétés : tantôt c'est l'une, tantôt c'est l'autre qui prédomine. Chez celui-ci, les deux sensibilités sont montées à un même ton ; chez celui-là, elles existent dans des rapports inverses. Or, entrant toutes deux, comme élémens nécessaires, dans la production des passions, leurs états divers doivent amener une foule de nuances plus ou moins fortes dans le caractère et le degré des émotions morales. Voyons ce qu'apprend l'observation à cet égard, et si en effet les causes qui modifient le plus puissamment la sensibilité, comme l'âge, le sexe, le tempérament, les climats, l'éducation, modifient aussi les passions, et si notre distinction ne pourrait pas encore trouver ici une nouvelle confirmation.

Age. Sans nous perdre dans la foule des discussions auxquelles se sont livrés les physiologistes pour expliquer les variétés de la sensibilité dans les différentes époques de la vie, et en nous bornant simplement à ce que les faits et l'expérience démontrent, nous observons que chez l'enfant la sensibilité extérieure, celle des sens externes, est plus vive qu'à tout autre âge, et cependant, chez lui, les passions qui procèdent des sensations externes, les passions factices existent à peine, tandis que les passions organiques jouissent d'une assez grande énergie. La raison en est facile à saisir : les sensations ne sont qu'un des élémens des passions ; nous l'avons déjà vu. Il faut, pour que ces sensations passent à cet état de passions et d'affections, que la sensibilité morale, qui a tant d'influence sur

leurs développemens, jouisse d'une certaine énergie. Or, chez les enfans, la sensibilité morale n'est pas encore éveillée, ou du moins elle est très-faible; c'est ce qu'on exprime tous les jours quand on dit que *les enfans sont insensibles, ingrats.* Au contraire, les passions organiques, la gourmandise (1), par exemple, sont vives, impérieuses; ce qui doit être, puisque les sensations internes sont voisines de leurs passions; et ici la sensibilité morale ne joue qu'un rôle secondaire.

A l'époque de l'adolescence, la sensibilité morale augmente; aussi dit-on que c'est l'âge des passions, et par-là on entend les passions factices. Les passions organiques varient avec la sensibilité de leurs organes : celle-ci est moindre dans l'estomac, et l'appétit est modéré ; mais elle devient excessive dans les organes génitaux; la passion de l'amour devient elle-même impérieuse; et en même temps les déterminations morales prennent un caractère nouveau; c'est alors que s'établissent, entre l'adolescent et les êtres sensibles qui l'environnent, des rapports véritablement moraux; c'est alors que son jeune cœur s'ouvre aux affections touchantes de l'humanité, et que l'on voit briller ces passions généreuses, douces, expansives et tendres qui continuent à se développer pendant le cours de la jeunesse.

Vers l'âge adulte, l'homme sent diminuer ses forces vitales, la sensibilité physique se concentre à l'intérieur; la sensibilité morale, commençant à perdre de son aptitude à recevoir les sensations extérieures, ne s'exerce qu'avec plus de force sur les sensations intérieures; il résulte de là que les passions organiques, dont l'énergie est toujours en rapport avec le développement de la sensibilité de leurs organes, reprennent le degré d'activité qu'elles avaient chez l'enfant. Dans l'âge mûr, on aime les plaisirs de la table, et souvent on se laisse entraîner à des excès condamnables. L'amour

(1) Nous sommes ici forcé d'employer une expression qui indique l'excès de cette passion, faute d'un mot plus convenable qui est à créer.

de soi (1), ce germe des passions factices, prend plus de force; c'est le temps où deviennent plus profondes les racines de l'ambition, de la haine, de la jalousie, de cet égoïsme froid et sec que rien ne peut tempérer, et que ne font qu'irriter d'insatiables désirs.

Le temps, qui s'écoule sans cesse, amène graduellement de nouvelles dispositions dans les systèmes organiques; les solides acquièrent plus de densité et de roideur; les forces du système nerveux diminuent chaque jour davantage. Les impressions que le vieillard reçoit du dehors se font avec une extrême difficulté; elles faiblissent, deviennent confuses, embarrassées. Les déterminations prennent de plus en plus de lenteur et d'hésitation, le caractère devient plus timide. La confiance trompée, les espérances déçues, et plus encore l'organisation détériorée, rendent le vieillard craintif, avare, ennemi des entreprises hasardeuses; une nécessité fatale le replie sans cesse sur lui-même, et son égoïsme est l'ouvrage immédiat de la nature.

Sexe. Le sexe, considéré dans ses rapports avec les passions, peut donner lieu à quelques remarques intéressantes. La femme nous offre, vers le milieu de sa vie, l'exemple unique de la coexistence des deux sortes de sensibilité portée chacune au plus haut degré; cependant cette sensibilité très-vive semble ne pas comporter une grande intensité; je veux dire que, bien qu'elle soit en proportion extrême, elle est peu profonde, ne reçoit des impressions que de la superficie des objets; et les sensations ne laissent guère que des traces fugitives qu'effacent aisément de nouvelles sensations, bientôt elles-mêmes remplacées par d'autres; ainsi la sensibilité chez

(1) Il faut bien distinguer l'amour de soi, de l'amour-propre; le premier est à l'âme ce que le second est au corps. *Bélisaire* demandant l'aumône sacrifiait l'amour-propre à l'amour de soi. *Lucrèce*, en se donnant la mort, sacrifiait l'amour de soi à l'amour-propre.

la femme, est très-vive, mais très-mobile et peu susceptible de se concentrer sur un même objet. Il suit de là que chez elle les passions doivent arriver en un instant à leur plus haut période, et que l'amour, cette passion dominante du sexe, doit se présenter chez lui avec toute sa violence ; qui ne sait, en effet, ce que peut l'amour dans le cœur d'une femme?

Notumque furens quid femina possit.

Mais si les principes sont d'accord avec l'observation, cette passion serait peu durable, son objet se renouvellerait fréquemment; une passion ferait bientôt place à une nouvelle, et il faudrait tirer cette fâcheuse conséquence, que l'inconstance est l'apanage des femmes. Sans vouloir adopter ici une opinion quelconque, nous dirons seulement que, si l'on pouvait en acquérir la certitude, on en trouverait la cause dans l'organisation. Il résulte encore de cette mobilité de la sensibilité et de ce caractère fugace des passions chez la femme, que les affections dont l'existence suppose une sorte de permanence des passions auxquelles elles succèdent doivent être, et sont en effet peu durables : chez l'homme, un état de choses tout opposé se fait remarquer; à une sensibilité plus profonde se lient des impressions fortes, durables, et par conséquent moins précipitées ; les passions présentent en général un caractère de force et de permanence plus grand ; les affections de l'âme ont aussi plus d'activité ; l'ambition, le désir de la gloire, des honneurs, la haine, la jalousie, et toutes les passions tristes ont beaucoup plus de véhémence, et souvent des résultats plus funestes que chez les femmes.

Tempéramens. Si actuellement nous passons à la considération des tempéramens ; si nous examinons comparativement les variétés, les caractères différens de la sensibilité, des passions et des affections, nous y trouverons encore une concordance non équivoque, et un rapport sensible d'uniformité entre la manière d'être de l'une et l'état des autres.

Dans le tempérament bilieux, une grande sensibilité morale est

jointe à un assez faible degré de sensibilité physique. Chez les individus doués de ce tempérament, la première de ces propriétés offre les caractères que nous avons remarqués dans l'homme. Elle est profonde, apte à recevoir et à nourrir de fortes sensations : c'est qu'en effet ce tempérament s'observe plus généralement chez l'homme, ou du moins semble former le caractère principal de sa constitution. Lorsqu'il existe d'une manière prédominante, lorsqu'il exerce une influence générale sur l'économie, toutes les déterminations morales présentent alors l'extrême de leurs états ordinaires ; elles sont fortes, grandes, impétueuses et tenaces : le tempérament bilieux fait les grands hommes ou les grands criminels. Mais les passions sont susceptibles d'être puissamment modifiées sous l'influence de l'éducation : tant il est vrai qu'elles sont bien moins blâmables en elles-mêmes que par leur direction et leur excès ; tant il est vrai encore que, bien gouvernées, elles peuvent être le germe des actions les plus nobles et les plus relevées.

Ces passions, disons-nous, sont profondes et tenaces : les affections doivent être fréquentes, et porter le même caractère dans le tempérament bilieux ; enfin, dans aucun autre, la haine, l'ambition, l'envie, n'ont de plus profondes racines et n'exercent un empire plus absolu. De légers changemens apportés dans les dispositions organiques des individus bilieux déterminent une nouvelle série de phénomènes dont l'ensemble constitue le tempérament appelé *mélancolique*. Véritable maladie de l'âme et du corps, la mélancolie semble réunir en elle toutes les autres affections. L'homme mélancolique est chagrin, haineux, jaloux, défiant; toutes ses fonctions sont dans un état de désordre plus ou moins notable ; il réclame les soins de la médecine. Aussi est-ce avec raison que l'on blâme quelques nosologistes de l'avoir placé au nombre des tempéramens. Ceux-ci présentent des conditions variées, qui peuvent donner à l'homme plus ou moins d'aptitude à contracter telle ou telle maladie ; mais ils sont compatibles avec l'état de santé, tandis que la mélancolie est toujours un état morbifique.

Un ordre tout opposé de choses se présente dans le tempérament sanguin ; ici la sensibilité morale et physique, montées à un même degré, se trouvent d'ailleurs dans les circonstances les plus favorables à leur exercice. Les passions, chez les individus sanguins, sont vives, instantanées, quelquefois impétueuses ; mais bientôt elles s'apaisent et s'éteignent. Les affections s'emparent vivement de leur âme mobile, mais leurs traces y sont peu durables. De même que le tempérament bilieux semble appartenir presque exclusivement à l'homme, et revêtir les passions qui caractérisent sa force et sa fermeté d'âme, de même aussi le tempérament sanguin est plus particulier à la femme, être faible, mobile et inconstant. En effet, on trouve le plus souvent chez elle des passions qui portent le caractère de celles que détermine ce tempérament.

Si, par des circonstances particulières, les individus qui jouissent du tempérament dont il vient d'être parlé se livrent à des travaux qui exercent beaucoup le système musculaire, celui-ci prendra insensiblement du développement, finira par dominer sur les autres, et produira des changemens remarquables dans toute l'économie. La sensibilité, dans ces circonstances, refoulée à l'intérieur, y favorise le développement des passions organiques, de celles appelées vulgairement *passions sensuelles*, dont le but est de satisfaire aux besoins naturels.

Quel contraste ne fait pas avec les tempéramens bilieux et sanguin celui que l'on appelle *lymphatique*. Les systèmes d'organisation y sont d'ordinaire imparfaits ; les nerfs y semblent originairement faibles, la sensibilité morale et physique est, dans toutes les parties, comme émoussée et obscurcie. Les sensations y sont peu vives et peu profondes, les passions modérées et les affections rares. « De cette modération, dit M. le professeur *Richerand*, naissent, dans bien des circonstances, ces vertus de tempérament dont, pour le dire en passant, les possesseurs devraient moins s'enorgueillir ». Voilà les hommes qu'il faut aux stoïciens, sans pas-

sions ni affections, sans vertus ni vices, des hommes enfin qui vivent à peine et qui ne sentent rien.

Quand le système nerveux prédomine, très-prononcé sur les autres systèmes organiques, et particulièrement sur le musculaire, il en résulte le tempérament appelé *nerveux*, qui est rarement naturel et primitif. Chez les personnes de ce tempérament, la sensibilité physique est vive, exaltée ; mais la sensibilité morale ne présente qu'un faible degré de développement. Elles offrent à la fois un mélange si inconcevable de la susceptibilité la plus minutieuse, avec une froideur qui ressemble à la plus odieuse cruauté, que le moindre bruit, la moindre contrariété, suffisent pour les faire tomber en syncope ; tandis que le tableau des calamités publiques et particulières trouvent leur âme insensible, quand elles n'en sont pas personnellement affectées (1) : leurs passions, leurs affections, offrent, mais en excès, des caractères analogues à celles propres au tempérament sanguin.

---

(1) Ce trait de mœurs n'avait point échappé au pinceau plein de vigueur et de vérité du *poète malheureux* qui consacra les tristes jours de sa courte existence et tous les mâles accens de son génie à défendre la vertu et à frapper le vice d'un *courageux anathème ;* l'infortuné *Gilbert*, dont on ne peut se rappeler sans attendrissement la fin tragique et les derniers sentimens, puisa dans un des plus déplorables événemens de son siècle le tableau vivant du caractère que nous venons de signaler.

Parlerai-je d'Iris ? chacun la prône et l'aime :
C'est un cœur, mais un cœur, c'est l'humanité même ;
Si, d'un pied étourdi, quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
On la voit se mourir de tendresse et d'alarmes ;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes,
Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
On la verra courir à cette horrible fête,
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Climats. L'homme, malgré la prérogative très-remarquable dont il jouit d'être seul cosmopolite, et de vivre à peu près indifféremment sous toutes les latitudes, faculté qu'il doit à la mobilité de sa sensibilité, l'homme reconnaît cependant l'influence du climat qu'il habite; et c'est aux effets de cette influence qu'il faut rapporter presque toutes les différences que l'on observe dans sa nature morale et physique sur les diverses régions du globe. Ces différences sont surtout saillantes chez les peuples qui vivent à des latitudes très-éloignées. Dans les régions septentrionales, l'action presque continuelle du froid émousse, engourdit la sensibilité : aussi les habitans de ces climats sont-ils peu affectés par les impressions des corps extérieurs, à moins qu'elles n'aient une grande intensité d'action, ce qui a fait dire à l'auteur de l'Esprit des lois que ce n'est qu'en écorchant un Moscovite que l'on parvient à lui donner du sentiment. A l'intérieur, la sensibilité offre un développement très-considérable, les fonctions organiques s'exercent avec beaucoup d'activité et d'énergie. La constitution physique présente tous les caractères de la force et de la vigueur : stature élevée, membres volumineux, puissances musculaires très-développées ; tout annonce chez les habitans du nord, les Russes, les Norwégiens, les Danois, une prédominance sensible de la vie de nutrition sur la vie animale, et surtout intellectuelle.

De cette inégale répartition de la sensibilité à l'extérieur et à l'intérieur on peut facilement déduire l'état et le caractère des passions et des affections. Chez l'habitant du nord, les sensations sont lentes, faibles, isolées, et peu nombreuses ; il manque d'ailleurs des circonstances qui développent d'ordinaire le système moral de l'homme. Les passions factices et les affections qui en dépendent sont aussi peu communes et peu remarquables. L'activité avec laquelle s'opèrent toutes les fonctions de la vie intérieure, ainsi que nous l'avons dit, est l'indice le plus certain du développement de la sensibilité dans les organes qui en sont les instrumens. Toutes les sensations qui émanent de ces organes sont très-

vives, et les désirs qu'elles font naître sont d'autant plus prononcés qu'ils se rattachent aux besoins physiques, qui, chez les habitans de ces contrées, sont plus multipliés et plus impérieux. Leurs penchans, leurs passions portent la même empreinte; les passions surtout ont un rapport spécial avec l'organisation : aussi remarque-t-on qu'ils sont plus portés aux plaisirs physiques qu'aux jouissances intellectuelles; en un mot, qu'ils vivent sous l'empire des passions organiques plutôt qu'ils ne trouvent les moyens de multiplier leurs passions factices.

Si, dans les climats rigoureux, les passions factices sont bornées, elles doivent au contraire offrir une grande énergie sous l'influence extrême d'un climat chaud. Les sensations, quoique très-fugaces, sont très-vives; l'imagination est mobile, mais riche; les émotions morales sont impétueuses, les passions ardentes comme les désirs qui les suscitent. Les affections de l'âme ont une force extrême ; la tristesse, la crainte, l'ambition, la jalousie, la haine, sont chez eux portées au plus haut degré. C'est là que se commettent les plus grands crimes; c'est là qu'on voit arriver le plus grand nombre d'homicides. « Approchez des pays méridionaux, disait Montesquieu, vous croirez vous éloigner de la morale même. »

En revanche, les passions organiques sont incomparablement plus faibles. Sans doute, parmi ces peuples, il en est qui se livrent aux excès de la débauche la plus dégoûtante et du libertinage le plus corrompu ; en cela ils obéissent davantage à leur imagination déréglée qu'à l'impulsion de la nature. Qu'y a-t-il dans tout ceci qui ne soit en rapport avec les lois primitives qui régissent les êtres créés? Qu'y a-t-il qui ne s'explique de soi-même par les proportions variées de la sensibilité? Dans les climats brûlans, une chaleur extrême appelle sans cesse à l'extérieur les forces vitales et la sensibilité ; ces forces vitales n'ont point ici occasion d'acquérir le surcroît d'énergie qu'elles reçoivent de leur concentration, ou plutôt de leur balancement alternatif et continuel entre le centre et la circonférence, ainsi que cela s'observe dans les parties du globe

où le cours de l'année est marqué par le retour périodique des saisons. A l'intérieur, la sensibilité existe dans des proportions inverses, les fonctions organiques s'opèrent avec une extrême lenteur. L'action continuelle d'un soleil brûlant, rendant tout mouvement musculaire pénible, dispose ce système à la faiblesse ; de là le goût des peuples du midi pour le repos : l'inertie et la mollesse dans lesquels ils vivent semblent justifiées par le concours des circonstances au milieu desquelles ils sont pour ainsi dire plongés. Tous leurs besoins physiques sont infiniment bornés ; et se sentant riches de de la libéralité du sol, ces mortels favorisés par le sort ont moins de motifs de secouer la douce paresse qui suffit à leur bonheur.

Dès que l'on connaît l'influence d'un climat très-froid et d'un climat très-chaud sur l'économie vivante, il est facile de pressentir ce qui arrive sous les zones tempérées, où les forces sensitives semblent se balancer dans un rapport égal du centre à la circonférence et de la circonférence au centre ; où les qualités de la constitution physique et le caractère des déterminations morales sont portés à un terme moyen de développement, et s'assortissent d'une manière plus heureuse ; où le vouloir est plus en rapport avec la puissance, où la souplesse se concilie mieux avec la solidité ; où l'on retrouve plus communément ces formes gracieuses que les peintres et les sculpteurs s'appliquent à saisir et à imiter, comme le type de la beauté de l'espèce humaine. C'est dans ces heureux climats que l'on trouve dans les dispositions morales une modération qui les éloigne également de l'apathie des peuples du nord et de l'exaltation de ceux du midi. Les jouissances du cœur et celles de l'esprit y sont surtout recherchées, cette latitude est la plus favorable aux vertus comme aux talens. Les habitans y sont en général doux, affables, généreux ; les passions organiques et intellectuelles sont dans un rapport égal ; elles s'influencent mutuellement. L'homme semble vivre autant au-dehors qu'au-dedans de lui-même ; les affec-

tions de l'âme sont aussi moins prolongées, et rarement elles portent une atteinte profonde à l'organisation.

Éducation. L'homme, tel qu'il est formé par la nature, est sujet à un petit nombre de passions; son intelligence, peu développée, ne lui laisse apercevoir les objets qu'en masse, ou par leurs points les plus saillans; les scènes de son observation sont très-bornées; tout ce qui n'a pas un rapport avec ses besoins ou ses intérêts passe devant lui sans être aperçu, et ses années s'écoulent dans une existence purement physique. Les lois de son éducation sont simples; à peine peut-il se tenir debout et marcher, on l'abandonne à lui-même; la nature le dirige, et chaque jour on s'aperçoit des progrès de son élève. Est-il devenu plus fort, aussitôt il prend sa petite tâche dans les travaux domestiques; et dans le sage emploi qu'on lui fait faire de ses forces il trouve les moyens de les multiplier. Plus près de la nature, il est aussi plus près de l'indépendance; il n'est pas soumis à la gêne et à la contrainte de nos habitudes asservissantes; ses désirs, ses actions ne sont contrariés ni par nos préjugés ni par les volontés de ceux qui l'entourent; il se perfectionne tant qu'il n'a pas atteint le degré d'éducation de ses pères. Dès-lors les actes de son existence se renouvellent toujours dans le même ordre, dans la même mesure, et il doit son bonheur et sa tranquillité à cette heureuse harmonie.

Les passions, chez un tel homme, sont toutes organiques : aussi sont-elles très-violentes quand elles sont contrariées; tout ce qu'il éprouve journellement est son univers; tout est concentré dans le cercle étroit des objets qui l'intéressent ou l'émeuvent : son âme est toute entière à ce qui lui promet du plaisir; elle repousse avec énergie ce qui le menace de quelque peine. Ce discernement est surtout remarquable chez les sauvages, où les affections bienveillantes et les passions haineuses ont une impétuosité extrême.

Si nous portons maintenant nos regards sur l'homme formé par une éducation physique et morale bien dirigée, nous verrons une énorme différence. L'instruction, en agrandissant la sphère de nos connaissances, nous met en rapport avec un grand nombre d'objets qui, aux yeux de l'homme instruit et dont le goût est exercé, sont pourvus de certaines qualités agréables ou déplaisantes ; il les voit de mille manières et sous des nuances infinies, parce que, chez lui, les associations d'idées sont très-nombreuses.

Mais, avec les moyens d'étendre ainsi ses relations, il acquiert la faculté de multiplier ses désirs ; ses affections deviennent de plus en plus compliquées, et c'est alors qu'on voit se développer toutes les passions factices, qui prennent d'autant plus de consistance que la civilisation, les habitudes, les préjugés, ont pour ainsi dire fait de ces désirs, nés de l'imagination, des besoins aussi pressans que ceux commandés par la nature. Cependant il faut ici le faire remarquer, le propre de l'éducation est de tempérer ce que les passions organiques ont de trop sec et de trop dur ; elle est un des plus grands ressorts de la sociabilité ; elle nous procure les jouissances les plus pures et les plus douces ; et de plus, en formant l'esprit de l'homme, elle éclaire et fortifie sa raison : heureux quand il se laisse toujours diriger par elle !

En établissant la distinction des passions organiques et intellectuelles, nous avons eu occasion de faire remarquer que les premières disparaissent, au moins momentanément, par la possession des objets qui les ont fait naître. Nous pouvons ajouter ici que certaines substances, soit solides, soit liquides, ont la propriété de les rendre plus vives ou d'en diminuer l'effervescence. Qui ne connaît, en effet, l'action du vin et de toutes les liqueurs spiritueuses, du café, des aphrodisiaques, de l'opium, etc., sur l'économie vivante et sur le caractère des déterminations morales? Qui ne sait que le sommeil provoqué par cette dernière substance est accompagné des sensations les plus douces et les plus voluptueuses?

Les passions factices, au contraire, nées d'un effort moral, enfans de notre imagination, loin de s'animer sous une influence physique, semblent en être affaiblies. L'excitant n'exerce son action que sur les passions organiques; et tandis que celles-ci s'éveillent, les passions intellectuelles paraissent pour ainsi dire plongées dans le sommeil de l'inaction; en un mot, les idées associées qui ont présidé à leur création ont seules le pouvoir d'en enflammer ou d'en étouffer l'ardeur.

CONCLUSION.

1.° Les passions sont des émotions plus ou moins soudaines de l'âme, occasionnées par des sensations *extérieures* ou *intérieures*, perçues soit actuellement, soit anciennement, et rappelées par le souvenir.

2.° Les affections sont certains états habituels de l'âme qui naissent des passions, dépendent de leur continuité, et portent comme elles un double caractère.

3.° Il y a deux sortes de passions et d'affections, les unes *organiques*, les autres *factices*.

4.° Les passions organiques ne sont qu'en partie soumises dans leur développement à la volonté.

5.° Au contraire, les facultés intellectuelles ont toute influence dans le développement des passions factices.

6.° En général, l'énergie des passions factices et organiques existe dans un rapport inverse chez un même individu.

7.° Les affections correspondantes aux passions organiques sont peu nombreuses.

8.° Au contraire, les affections qui succèdent aux passions factices sont très-multipliées.

9.° Les passions organiques dominent dans l'enfance, les factices dans l'âge avancé, et, toutes choses égales d'ailleurs, offrent des degrés semblables dans le milieu de la vie.

10.° Le tempérament bilieux engendre les passions fortes et les affections profondes.

11.° Le sanguin, les passions vives, mais peu durables; les longues affections lui sont étrangères.

12.° Aux climats froids correspondent les passions organiques; aux chauds, les passions et les affections factices.

13.° L'éducation augmente les passions factices et modère les passions organiques.

14.° Certaines substances alimentaires, agissant matériellement sur nos organes, ont une influence prononcée sur le développement des passions organiques.

15.° Le même résultat n'a pas lieu pour les passions factices; elles résultent de la multiplicité et de l'association des idées.

PROPOSITIONS GÉNÉRALES

Sur les Amputations des membres dans les articulations.

I.

Les amputations se font de deux manières différentes : les unes dans la continuité des membres ; les autres dans les articulations. L'opération pratiquée de la première manière est l'amputation proprement dite. On nomme indifféremment *amputation* dans la contiguité ou *extirpation*, celle qu'on pratique dans une articulation.

II.

Dans toute amputation proprement dite, on divise, outre les parties molles, un ou deux os : mais la surface qui résulte de la section de l'os ou des os est toujours beaucoup moins étendue que la plaie des parties molles. Dans une extirpation, à la division des chairs se trouve seulement jointe la séparation des surfaces articulaires ; la surface articulaire conservée, encroûtée d'un cartilage, revêtue d'une portion de membrane synoviale, entourée de ligamens et presque toujours aussi de beaucoup de tendons, est généralement, sinon plus grande que la plaie des parties molles, du moins très-étendue, proportionnément à cette dernière.

III.

Si donc on n'avait égard qu'à la nature des parties divisées

dans chacune des deux manières d'amputer les membres, et au caractère qu'en emprunte la plaie il faudrait préférer constamment l'amputation dans leur continuité à l'amputation dans les articles. La plaie, à laquelle donne lieu une amputation quelconque dans les articulations, est incontestablement dans des conditions moins favorables pour être réunie et guérir, soit par première intention, soit par cicatrisation, que la plaie qui résulte d'une amputation dans la continuité des membres.

IV.

Cependant, par des raisons puisées dans d'autres sources, et presque différentes pour chacune des articulations qui se succèdent en si grand nombre dans nos membres, la chirurgie moderne a consacré un grand nombre d'extirpations. Il y a même cela de remarquable, que quelques-unes ont été vouées à l'oubli, en même temps que d'autres étaient introduites dans l'art.

V.

Les extirpations dans les articulations moyennes des membres, celles du pied, du genou et du coude, ont été entièrement abandonnées. *Brasdor* a fait d'inutiles efforts pour les maintenir dans la pratique chirurgicale ; ses argumens en faveur de ces amputations dans les articles ne sont rien moins que valables : en partant des données qu'il a établies, on est conduit à une conséquence absolument opposée à celle qu'il a voulu déduire. Toutefois les raisons à alléguer contre ces amputations sont bien plus fortes pour le membre inférieur que pour le supérieur, tellement, que ce serait faire rétrograder l'art que de pratiquer maintenant l'extirpation du pied ou celle de la jambe ; tandis que, pour le membre supérieur, il peut y avoir de l'avantage, dans quelques cas, à faire l'extirpation de la main, préférablement à l'amputation de l'avant-bras, ou

l'amputation dans l'articulation du coude, préférablement à l'amputation du bras.

VI.

Dirai-je quelles raisons particulières militent en faveur de l'amputation dans presque toutes les autres articulations?

On extirpe la dernière ou les deux dernières phalanges d'un doigt ou d'un orteil plutôt que de faire l'amputation dans la continuité du second ou du premier de ces petits os, parce que cette dernière opération serait d'une exécution trop minutieuse, et que la plaie qui en résulterait différerait trop peu de celle qui succède à la première.

C'est par les mêmes motifs qu'on ampute les doigts ou les orteils dans leurs articulations avec les os du métacarpe ou du métatarse, au lieu de faire l'amputation dans la continuité de l'un de ces os, toutefois, lorsque les bornes du mal le permettent. Cependant cette dernière opération n'est pas tellement désavantageuse, qu'on ne puisse la pratiquer sans y être contraint par l'étendue du mal, et la substituer à l'extirpation d'un doigt ou d'un orteil. C'est ce que j'ai vu faire plusieurs fois à la main, et avec autant d'adresse que de succès, par l'habile chirurgien dans les leçons duquel j'ai puisé les idées générales que je présente ici sur les amputations dans les articles. Il le faisait dans la vue d'obtenir une difformité un peu moins grande que celle qui résulte de l'extirpation du doigt.

Comment pourrait-on se dispenser de faire, dans quelques cas, l'extirpation de l'un des os du métacarpe, ou du métatarse, surtout du premier ou du dernier de ces os? Quelle autre opération, l'amputation dans la continuité des os de la main ou du pied pourrait-on lui substituer?

On n'a jamais fait et l'on ne pratiquera sans doute jamais à la main une amputation dans la ligne d'union de tout le métacarpe

avec le carpe, ni dans l'articulation des deux moitiés du carpe ; au contraire, les chirurgiens ont adopté assez généralement l'amputation partielle du pied faite dans l'articulation tarso-métatarsienne, ou dans l'articulation des deux moitiés du tarse. L'adoption de l'une ou de l'autre de ces opérations est principalement fondée sur ce qu'elles dispensent de l'amputation de la jambe au-dessus du genou, dernière opération à laquelle il faudrait nécessairement avoir recours dans les maladies de la partie antérieure du pied, puisque l'extirpation de cette partie en totalité, et l'amputation de la jambe près de son articulation inférieure, sont bannies de la saine chirurgie.

Enfin l'indispensable nécessité de l'extirpation du bras et de celle de la cuisse, se présente d'elle-même à l'esprit : l'articulation du bras et celle de la cuisse sont les deux points extrêmes où il soit possible de pratiquer l'amputation des membres.

VII.

De toutes les amputations dans les articulations, celle du poignet est presque la seule dans laquelle on puisse diviser les parties molles circulairement. Partout ailleurs la division à lambeaux est plus convenable. On peut ne faire qu'un seul lambeau, ou bien deux le plus souvent, quelquefois trois, comme pour l'extirpation de la cuisse. Si une amputation dans un article comporte des méthodes et des procédés différens d'exécution, la diversité des méthodes est fondée sur la différence de position respective des lambeaux, et la diversité des procédés sur la manière différente dont on peut pratiquer ces lambeaux qui doivent avoir telle ou telle disposition l'un par rapport à l'autre, et relativement à la surface articulaire qu'on conserve. Sans aucune exception, la meilleure méthode par laquelle une amputation dans un article puisse être pratiquée, est celle qui donne lieu à la séparation des lambeaux par le plus petit intervalle possible, c'est-à-dire par le plus petit diamètre de la

surface articulaire conservée. Une règle importante à observer dans les amputations dont il s'agit, est celle-ci : comme on ne divise que successivement les parties molles, il faut, autant qu'on le peut, faire en dernier lieu le lambeau dans lequel doivent se trouver les principaux vaisseaux du membre.

VIII.

L'amputation dans la contiguité ne peut pas toujours être assujettie à des règles invariables : ainsi, lorsque la maladie qui la nécessite existe très-près de l'articulation et intéresse plus ou moins les parties molles environnantes ou les extrémités articulaires, la méthode et le procédé qu'on met en usage sont déterminés par l'état même de ces parties. On peut dire qu'il y a une différence essentielle, sous ce dernier rapport, entre les amputations dans la continuité et celles que l'on fait dans la contiguité ; les premières, en effet, se pratiquent sur le vivant à très-peu de chose près comme on les fait sur le cadavre. C'est un travers d'esprit que d'attacher une grande importance à telle ou telle autre manière de pratiquer une amputation dans une articulation.

IX.

Une amputation dans une articulation quelconque comprend, ai-je dit, deux choses principales, la division des parties molles, la séparation des surfaces articulaires : eh bien, suivant l'articulation dans laquelle on ampute, c'est l'une ou l'autre de ces deux choses qui est la partie principale de l'opération. Ou les surfaces articulaires sont peu étendues, lâchement unies entre elles, leur séparation est facile, et c'est principalement sur la formation des lambeaux et l'étendue qu'on doit leur donner que porte toute l'attention de l'opérateur (comme dans l'amputation du bras, du poignet, etc.) ; ou bien les surfaces articulaires sont très-étendues, très-rapprochées et fortement unies entre elles ; leur séparation est très-difficile, et alors c'est vers cette circonstance que se dirigent

toutes les manœuvres du chirurgien : la formation des lambeaux n'est ici que d'une importance secondaire (comme dans les amputations partielles du pied).

X.

La plaie qui résulte de l'extirpation des parties doit toujours être réunie par première intention, quand cela est possible, c'est-à-dire lorsque les lambeaux ont assez d'étendue pour recevoir les surfaces articulaires.

XI.

Cependant, lorsque l'amputation est pratiquée dans des articulations voisines de parties auxquelles correspondent beaucoup de tendons, ou que les surfaces articulaires sont très-étendues, doit-on réunir immédiatement? On a vu, dans un cas de cette nature, arriver, soit des fistules synoviales, soit des abcès fusant dans les gaînes des tendons.